

La Nation

Journal vaudois

JAA. CH- 1000 Lausanne 1 Poste CH SA

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



Le trou noir centralisateur

Les *Amis de la Constitution* envisagent une initiative populaire pour l'introduction de l'initiative législative au niveau fédéral.

Actuellement, 100 000 signataires peuvent demander au peuple et aux cantons de voter sur l'introduction d'un nouvel article dans la Constitution fédérale. Il s'agit du seul moyen, pour des citoyens, d'introduire une nouveauté en droit suisse. Et cette dernière pourra uniquement avoir rang constitutionnel. L'élaboration d'une loi d'application appartiendra au Parlement. Avec l'initiative législative, il serait possible d'introduire directement de nouvelles lois fédérales ou de modifier des lois fédérales existantes.

Les *Amis de la Constitution* veulent «redonner le pouvoir au peuple». Lui seul serait détaché des lobbies et des partis. Nés en réaction aux mesures de lutte contre la pandémie, les *Amis de la Constitution* craignent les tendances étatistes et contrôleuses de la Confédération.

Nous les rejoignons sur leur méfiance à l'égard du parlementarisme. Il concentre sur les députés les deux fonctions, pourtant différentes, de représentation d'intérêts (économiques, régionaux, associatifs) et de prise de décision. Cette confusion porte atteinte à la nécessaire unité du pouvoir.

Veillons cependant à ne pas croire que les associations professionnelles polluent un Parlement qui, sans elles, serait pur. Les partis suffisent à vicier la démocratie parlementaire.

Ces associations professionnelles ne méritent d'ailleurs pas

systématiquement le dénigrant et suspicieux terme de «lobbies». En Suisse, les associations économiques, y compris celles issues du monde de la pharmaceutique, contribuent activement au bien commun. Les conventions collectives élaborées entre partenaires sociaux sont du droit à part entière. Leurs offres de formation professionnelle sont riches et bénéfiques. Par leur existence, les normes d'autorégulation d'une branche sont elles-mêmes un frein à l'étatisme et à la boulimie législative. Pas une ligne n'en est pourtant soumise au Parlement. Ces communautés sont des lieux d'exercice réel et concret de la liberté.

Aussi ne développons-nous pas une vision idéalisée du peuple comme réceptacle de la volonté générale. Ne serait-ce que parce que nous considérons que le peuple suisse n'existe pas comme entité culturelle propre. Le «peuple suisse» n'est que l'addition de 26 peuples cantonaux. Cela justifiera peut-être plus aisément que l'on parle de «peuple vaudois». Mais même une population partageant, comme les Vaudois, des mœurs communes ne constitue pas encore une réalité douée de raison. Encore moins une entité naturellement investie d'une capacité de décision.

En Suisse, les cantons sont les éléments constitutifs originels et essentiels de la Confédération. Veiller au bien commun signifie laisser à ces communautés leur substance et leurs libertés les plus amples possibles. C'est pourquoi la Ligue vaudoise

combat toute centralisation ne correspondant pas à une compétence consubstantiellement fédérale (défense nationale, grandes infrastructures, diplomatie).

Actuellement, deux institutions ont un très fort pouvoir centralisateur. La première est l'initiative constitutionnelle. Depuis son introduction en 1891, mais surtout depuis la fin du siècle passé, elle sert principalement de vecteur aux obsessions politiques du moment. Chaque comité d'initiative fédérale présuppose, ne serait-ce qu'inconsciemment, que les cantons sont incapables de traiter la question qu'il veut voir réglée. On l'a vu le 28 novembre dernier avec les soins infirmiers. Nous le verrons le 13 février prochain avec l'interdiction de la publicité pour le tabac. Cette centralisation-là avance par à-coups passionnés. Chaque nouveauté est l'occasion d'une campagne et heureusement parfois d'un refus.

Les lois fédérales constituent le second accélérateur à la centralisation. Elles le sont plus insidieusement que la Constitution. Voyons l'aménagement du territoire. Ses bases constitutionnelles ont peu évolué. La LAT n'a pourtant cessé, depuis son adoption

en 1979, de spolier les cantons de leurs compétences. De manière exemplaire, l'administration fédérale ajoute son vétillisme technocratique à la bougeotte électoraliste des députés.

Cette centralisation législative est permanente. Elle irradie le droit fédéral et nous impose de scruter chaque réforme dans le détail. La combattre est difficile.

L'introduction de l'initiative législative créerait non seulement une nouvelle cause de centralisation, mais conjuguerait les dangers des deux autres. Chaque loi fédérale existante suscitera des aspirations réformatrices. Or les passions du moment sont légion: biodiversité ou climatocéptisme, mobilité douce, harcèlement de rue, *wokisme* inclusiviste, peur de la surveillance numérique ou technophilie... L'initiative législative leur rendrait l'ensemble du droit fédéral soudain très accessible. Le fédéralisme en pâtirait nécessairement.

Se méfier des Chambres est de saine doctrine. Mais le droit de référendum suffit à les recadrer. Veillons à ne pas surréagir en créant un trou noir centralisateur. Nous invitons les *Amis de la Constitution* à renoncer à l'introduction de l'initiative législative fédérale.

Félicien Monnier

La centralisation législative est déjà permanente.

Le massacre de notre Jura

Le hérissé industriel de notre Jura (on parle de parc éolien pour faire joli) a été mis à l'enquête, pour la zone de la Grandsonnaz, par Bullet, Fiez, Fontaines et Grandevent, les quatre communes intéressées – l'adjectif semble approprié. Il s'agit d'implanter, à proximité du Chaseron d'où l'on aura une vue imprenable sur ces machines, 17 mâts gigantesques et autant d'hélices parfois tournoyantes, qui seront suivies de 24 autres dans des «parcs» voisins, jusqu'au Creux du Van.

Ce projet annonce donc, avec les socles bétonnés et les voies d'accès, le saccage d'une des rares vastes contrées de notre Canton – 20 kilomètres de longueur! – où la nature et le paysage restent pratiquement intacts. Cela pour développer une source d'énergie minime, aléatoire et coûteuse, mais rémunératrice pour les promoteurs subventionnés.

L'association locale *Vol au Vent* anime l'opposition. On trouve son argumentation sur le site *volauvent.ch*, où figurent aussi ses coordonnées bancaires. Son juste combat mérite un vigoureux soutien.

J.-F. C.

Genre

Pour faciliter la vie des élèves trans (qui ne se sentent pas à l'aise dans leur sexe biologique) et non binaires (qui ne se sentent ni fille ni garçon), Mme Cesla Amarelle, responsable de l'Ecole vaudoise, a présenté à la presse une directive destinée à prendre en charge ces élèves.

Beaucoup de questions se posent. Il s'agit d'une décision capitale et dange-reuse, touchant à la fois aux mœurs et à la plus secrète intimité des personnes. Pourquoi se presse-t-on à ce point? Pourquoi glisse-t-on l'information au milieu de l'année et juste avant les vacances? Pourquoi n'en a-t-on pas parlé publiquement avant? Pourquoi le Grand Conseil n'a-t-il pas pu se prononcer?

Et sur le fond: à quelle philosophie ou théorie pédagogique cette approche des sexes et des genres se réfère-t-elle?

Sur un sujet aussi délicat, peut-on livrer une information qui ne soit pas aussi, du même coup, une incitation? Et encore, aura-t-on assez de personnes aptes à discerner les élèves concernés, à juger de la profondeur de leur incertitude et de la nécessité d'une intervention de la hiérarchie scolaire, ce qui demande la plus grande retenue et la plus grande sensibilité? Et dans le cas contraire, ne s'apprête-t-on pas à causer des dégâts psychiques et physiques incalculables chez certains élèves? Enfin, n'assiste-t-on pas à une nouvelle intrusion de l'Etat dans l'éducation, au détriment de la responsabilité des familles?

Il y a beaucoup d'aspects troubles dans cette affaire, sur laquelle nous reviendrons à la mi-janvier.

La Rédaction



Rien de divin, rien d'aérien, rien d'éolien dans les éoliennes. Rien de bucolique non plus, mais une laideur en continuelle expansion. Nous sommes aux antipodes de la pastorale. Face à ces turbines vrombissantes, à ces mastodontes en ordre de bataille, répandus partout et

qu'on présente comme les moulins à vent de l'ère moderne, la lucidité est du côté de Don Quichotte.

Alain Finkielkraut,
Une écologie sans regard,
in *L'après littérature,*
Stock 2021



Notes sur les musiques de cet automne

L'automne musical a comblé les mélomanes vaudois, tout heureux de bénéficier, entre deux vagues pandémiques, de la vérité immédiate du concert. Car le disque nous offre de belles écoutes, *Mezzo* nous propose cent choses intéressantes, mais rien ne remplace tout à fait le moment unique d'une interprétation vivante. Notre public a pu faire un triomphe à des musiciens particulièrement inspirés, visiblement ravis, eux aussi, de retrouver leurs auditeurs. Aux éloges que les artistes méritent, on ajoutera quelques remarques venant à l'esprit à l'audition de diverses œuvres. Que le lecteur n'y cherche aucun thème principal; il ne trouvera ici qu'un pot-pourri.

* * *

Notre journal a déjà mentionné l'heureuse réapparition des *Cris du monde* d'Arthur Honegger, œuvre presque disparue du répertoire. C'est l'occasion d'exprimer le vœu que notre grand Suisse-Français soit davantage joué dans le pays auquel il a donné *Le Roi David* et *Judith*. Le premier nommé est certes bien présent dans les programmes, à juste titre. Les autres musiques de scène ou d'oratorio le sont trop rarement, même la merveilleuse *Une cantate de Noël* qu'on écouterait chaque année avec joie. Quant aux symphonies, souvent âpres, mais fortement construites et d'une haute tension spirituelle, on les entend trop rarement dans nos salles.

La même remarque concerne l'œuvre de Frank Martin, que l'OCL cultivait autrefois. Les *Etudes pour orchestre à cordes*, par exemple, sont un chef-d'œuvre et *Die Weise von Liebe und Tod des Cornets Christoph Rilke*, sur le texte admirable de Rainer Maria Rilke, une partition des plus émouvantes.

* * *

L'association *Harmonia Helvetica* s'emploie pour sa part à faire revivre les compositions de créateurs du pays. Lors d'un concert automnal, une révélation a été le *Quintette avec piano* de Gustave Doret, interprété à Morges dans la salle même où il a été créé avec Paderewski (rien de moins!) au clavier. Les thèmes sont empreints de cette fière résolution qui est une marque de fabrique de notre compositeur; mais leur traitement, souvent assez savant, leur ample développement, montrent que l'art de Doret ne s'arrêtait pas aux beaux chœurs que l'on sait, mais embrassait aussi la « grande musique ».

* * *

C'est un Gallois qui nous inspire la réflexion suivante: Karl Jenkins, venu du jazz, dont la cantate *Paecemakers* a fait grand effet en octobre à la cathédrale. Elle a été écrite pour les dix ans du double attentat aérien contre les «twins» de Manhattan et met en musique les textes de célèbres pacifistes: belle manière de ne pas s'enliser dans l'esprit de vengeance. La musique de Jenkins est d'un abord aisé, vous saisit

directement, sonne bien. Nous l'avons toutefois trouvée parfois répétitive, le compositeur cherchant à créer une sorte d'envoûtement par le rappel lancinant des mêmes motifs. Or, de ce procédé, qui peut être prenant, il ne faut point abuser. Nous ferions la même remarque à propos du style de Jérôme Berney, dont un chœur virtuose a proposé la musique, avec celle d'autres compositeurs suisses contemporains, lors d'un concert très original à l'église de Chailly; lui aussi, peut-être parce qu'il est batteur et que la batterie est inlassable, tend à privilégier la répétition sur le développement.

Christian Zacharias a donné naguère un exposé sur l'importance de la répétition en musique. Il est vrai que le retour des thèmes, la présence continue du sujet d'une fugue, le *da capo*, le genre de la variation – répétitive sans l'être vraiment – sont autant de moyens de fixer, dans la mémoire de l'auditeur, les contours d'un art qui s'enfuit; de relever le défi de retenir le temps. Mais les maîtres combinent ces procédés avec l'alternance des motifs, le développement porteur d'invention; ils ne tournent pas en rond.

* * *

Le Festival Bach, année après année, nous apporte la visite de grands solistes et, surtout, de grands ensembles aguerris à l'interprétation des œuvres du cantor de Leipzig et de la musique baroque en général. L'édition 2021 était particulièrement relevée, avec notamment d'extraordinairement

belles *Vêpres de la Vierge Marie* de Monteverdi par l'ensemble La Fenice conduits par Jean Tubéry et une *Messe en si* très finement et souplement présentée par les Viennois qui perpétuent la mémoire d'Harnoncourt. Qu'on est loin aujourd'hui des masses chorales majestueuses et carrées de l'époque de Karl Richter! Il est assez fascinant, pour l'historien de la musique, d'observer l'évolution du style d'interprétation, si radicale en si peu de temps.

* * *

On peut voir vingt fois *Les Noces de Figaro*, et on ne s'en lasse pas, surtout quand l'œuvre est bien montée. C'était le cas à l'Opéra de Lausanne en novembre, avec dans la fosse un OCL insurpassable dans ce répertoire. Il convient de souligner cette réussite, car elle ne tenait à rien d'ébouriffant. La mise en scène, le décor et les costumes (superbes, de Christian Lacroix) restaient somme toute assez classiques; la Comtesse ne se vautre pas à demi-nue dans une baignoire et Cherubino ne déboulait pas sur les planches en chevauchant un boguet. Et les solistes, sans démeriter, n'étaient généralement pas de « grandes voix ». Mais ils jouaient! Des vrais comédiens! Sans doute portés par une direction d'acteurs supérieurement menée! Et tout s'enchaînait sans un moment de relâchement. L'opéra: *prima la parola* ou *prima la musica*? Avec ces *Noces*, on aurait tendance à dire: *Primo il teatro!*

Jean-François Cavin

Esprit vaudois, es-tu là ?

Le 13 décembre, *Les rendez-vous de Cèdres Réflexions* ont organisé une seconde conférence débat à l'Espace Culturel des Terreaux (ECT) reprenant la question de savoir s'il existait un esprit vaudois et cette fois plus spécialement sous l'angle culturel

Le même trio que le 29 novembre, soit Sylvie Arnaud, Jacques Besson et Jacques Zwahlen, présidait la soirée et avait réuni pour l'occasion Sylviane Dupuis, professeure retraitée et écrivain genevoise, Patrick de Rham, directeur de l'Arsenic et Christophe Gallaz, journaliste et écrivain.

Disons d'emblée que dans la galaxie culturelle, le monde littéraire était surreprésenté. Il manquait en particulier des orateurs pour le monde de la musique, classique ou contemporaine, pour le monde de la peinture, du théâtre, de la danse et j'en passe.

Les textes étaient assez bien préparés mais chacun des intervenants se défendait bien de toute forme de fierté que ce soit, comme pour Mme Dupuis, avec des références à Ramuz qui se désolait du manque de grandeur des Vaudois de

son temps, ou comme Patrick de Rham qui leur trouvait un manque d'ambition ou encore avec la morgue de Christophe Gallaz.

Il y avait pour chacun des intervenants comme une nécessité de prendre l'air compassé et bienveillant qu'on se doit d'avoir à l'égard de quelqu'un qui, alors qu'on est au point 3 de l'ordre du jour, aborde un point qui relève du point 7: le monde culturel vaudois est bien, mais ses silences, ses lourdeurs, son conformisme, sa timidité, tout le relègue en seconde zone.

Ce qui était lourd et conforme, c'était malheureusement le ton de ces trois personnes qui, pour le coup, faisaient vraiment très provinciales en ressassant toutes les faiblesses du monde culturel vaudois et en nous voyant constamment comme un lointain satellite de son centre de gravité, Paris.

Aucun des grands noms d'artistes vaudois qui ont hissé notre coin de pays dans le vaste monde n'a été prononcé, ni aucun des nombreux et illustres artistes étrangers qui se sont établis parmi nous et nous ont nourris, n'a été évoqué.

Pourtant ces artistes émigrés et immigrés sont légion et au regard de la taille de notre Pays et du nombre de ses habitants, on pourrait peut-être parler de prodige.

Ce 13 décembre, nous avons bien été confrontés à une forme d'esprit vaudois, celui de l'autodénigrement, mais heureusement ce n'est pas dans ce registre que souffle l'esprit du monde culturel vaudois.

Henri Laufer

Traces d'humanité (5)

Des perdants

Kliment Vorochilov a été serrurier à Lougansk. Staline le tutoie et l'appelle Klim. Vorochilov n'a aucune formation militaire. Il en est fier. Durant la guerre civile, il démontre un certain courage physique, mais n'est pas un chef efficace. Il est bientôt privé de commandement; il travaille mieux en tant que commissaire de la Défense, et commissionnaire de Staline. Il a épousé Golda Gorbman, issue d'une famille juive très pieuse qui la rejette et fait dresser une pierre tombale à son nom après lecture par le rabbin d'une oraison funèbre. Comme son épouse, Vorochilov a une très belle voix; il se fait l'ami et le mécène des peintres, des musiciens et des chanteurs d'opéra. Staline lui donne la mission de faire rentrer le peintre Ilya Répine en URSS, il échoue. En 1934, il est personnellement salué par les délégués au premier congrès des écrivains, parmi lesquels figurent Aragon, Romain Rolland, Malraux, Heinrich Mann, George Bernard Shaw. En 1935, il devient le premier maréchal de l'Union soviétique. Durant les purges, il se soumet inconditionnellement à Staline, agissant souvent contre ses convictions. Cela le tourmente: il a beaucoup de victimes innocentes sur la conscience. Lors de la campagne de Finlande, Staline ne pardonne pas à son commissaire à la Défense l'étalage de faiblesse de l'Armée rouge. Vorochilov est démis de ses fonctions. Le 10 juillet 1941, il est fait commandant de la direction du Front Nord-Ouest. Il est écrasé par les événements, comme privé de volonté. Il n'exercera désormais plus aucun commandement. On le relègue aux seconds rôles, mais il garde les privilèges

du poste dérisoire de président du Conseil des ministres pour la Culture. En 1959, la mort de sa femme, avec laquelle il a adopté deux enfants, le dévaste. Peu avant le décès, il est assis sur le lit d'hôpital de son épouse qu'il enlace, tous deux chantant des airs d'opéra à tue-tête. Jusque à la fin, il commet des bourdes. La reine Elisabeth de Belgique écrit pour protester contre l'invasion de la Hongrie. Il adresse une lettre de réponse à... Elizabeth d'Angleterre.

Simeon Timochenko, colosse au physique de lutteur et à la voix de stentor, fut mitrailleur dans la cavalerie. En 1925, il commande le 3^e corps de cavalerie. Il est fait maréchal en 1940 après la campagne de Finlande. Il propose une bonne réforme de l'Armée rouge, en partie refusée. En 1941, ébranlé par le désastre, il s'écroule, subissant une cascade de défaites. Staline songe à le faire arrêter. Le 6 juillet 1942, il disparaît. Il passe quelques jours allongé sur une meule de foin. Le commissaire politique Gurov rapporte que Timochenko se demande sans cesse: *Que puis-je dire à Staline? Il n'y a plus d'armée, il n'y a plus rien à commander.* Relevé de son commandement, il sert de bouche-trou sur le Front de Stalingrad où il reste onze jours. Dans les moments difficiles, il abandonne tout et va se baigner dans le Don. Puis il se reprend un peu, mais est relégué dans des tâches de coordination entre les fronts. C'est un homme brisé. Entre 1962 et 1970, il présidera la Société des vétérans dont *les longues réunions commémoratives ont été égayées par son physique de lutteur couturé de cicatrices et son goût pour la bouteille.*

J. P.

La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)

courrier@ligue-vaudoise.ch

www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

Contre l'universel ?

L'universalisme laïque, version sécularisée de l'universalisme chrétien, est aussi naturellement impérialiste que l'Eglise est naturellement missionnaire : comme la Parole, les «valeurs» laïques sont bonnes pour le monde entier. L'impérialisme universaliste, c'est d'abord la démocratie libérale imposée à tous les peuples et par tous les moyens, indépendamment de leurs traditions et de leurs appartenances ethniques, claniques ou religieuses, l'abaissement des frontières, la diplomatie multilatérale, avec la gouvernance mondiale en point de mire; en matière de société, c'est le cosmopolitisme hors-sol; en droit, la subordination des droits nationaux aux Droits de l'homme; en économie, le marché mondial et la délocalisation, sans états d'âme sociaux, des activités industrielles et commerciales; en matière de cultes et de culture, la dégradation des rites et des traditions en objets de consommation touristique ou d'études ethnologiques; en matière religieuse, la réduction de toutes les croyances à un «sacré» résiduel, à la fois désincarné et sentimental.

En résumé, l'universalité, en marche vers son abstraite perfection, écrase les originalités nationales et locales, déracine les peuples de leur histoire, délaie leur culture dans un multiculturalisme

sans goût ni moût, décompose les communautés traditionnelles en individus solitaires.

L'émergence du populisme est une réaction à cette dégradation planétaire. Les populistes affirment l'importance vitale du particulier national. Ils innoquent la souveraineté première du peuple, trop souvent trahi par les «élites» parlementaires. Ils prônent le patriotisme et le respect des traditions, plaident pour l'indépendance du pays, réhabilitent l'armée et les frontières.

Quelquefois, ils obtiennent des succès précieux qui leur valent notre reconnaissance. Mais, opérant sur le plan électoral, ils ne disposent pas du temps nécessaire pour agir en profondeur. Ils ne modifient pas l'esprit de la modernité, qui privilégie invariablement le mondial au détriment du national. Aussi, quand l'opposition populiste (même portée au pouvoir, le populiste reste dans l'opposition) s'essouffle, l'universalisme laïque reprend imperturbablement sa marche. La présidence populiste de M. Trump ne fut qu'une parenthèse. Celle de M. Biden au contraire, si dangereusement va-t-en-guerre soit-elle, s'inscrit d'une manière accélérée dans la perspective universaliste.

En toute chose, l'animal humain est pleinement particulier et pleinement universel.

Un autre type de réaction à l'universalisme est apparu aux Etats-Unis. C'est le «communautarisme», par quoi on entend un ensemble disparate de communautés non territoriales regroupant des personnes qui se jugent opprimées à cause de leur race, de leur sexe ou de leur orientation sexuelle. Chacune de ces communautés tend à ne tenir compte que de ce qui la distingue du reste du monde.

En particulier les communautés dites «racisées», c'est-à-dire réduites à leur race par les Blancs raciseurs, se veulent imperméables à toute forme d'universalité. C'est qu'à leurs yeux, l'universalité, même celle des sciences, même celle de la logique, même celle des mathématiques pures, est une construction blanche!

Par ses outrances et ses simplifications, par son mépris de la raison, par ses dérives émotionnelles et son caractère agressif et suspicieux, le communautarisme ne crée que du désordre, aggravant les conflits qu'il dénonce. Il ne réduit en rien les méfaits de l'universalisme.

D'une certaine manière, soit dit en passant, l'électorat de M. Donald Trump, qui se veut l'Amérique profonde face au pouvoir des «élites»

corrompues, adopte une posture communautariste et victimaire assez voisine. Etrange convergence du populisme et du communautarisme!

Notre position est qu'il ne faut pas choisir entre l'universel et le particulier, mais les ajuster l'un à l'autre. Car l'animal humain est, en toute chose terrestre, entièrement particulier et entièrement universel. Il est universel en puissance et particulier en acte. Il veut la vérité, la justice, la beauté, mais ne les atteint qu'à travers le particulier de sa langue maternelle, du droit de son pays, des canons esthétiques de son époque. Il ne pense qu'avec les mots et les règles qui les rassemblent. Il ne punit avec justice qu'en appliquant le droit du lieu. Il ne crée qu'en utilisant le métier, les exemples et les références que sa culture et ses maîtres mettent à sa disposition. Dirait-on alors que le particulier est un moyen et l'universel un but? Ce serait encore trop les séparer, chaque moyen étant lui-même un composé de particulier et d'universel.

Universel et particulier: au risque d'être jugés tièdes ou ratiocineurs, les rédacteurs de *La Nation* s'efforcent de ne jamais rejeter ou simplement négliger l'un au nom de l'autre.

Olivier Delacrétaz

«Arma virusque cano...»

Le lapsus (-us, m.) de M^{me} Amarelle, qui voulait citer le début de *l'Enéide* au téléjournal du 30 novembre dernier, a révélé malgré elle les priorités du gouvernement vaudois, la pandémie plus que l'héroïsme romain! En fait, en voulant réciter à brûle-pourpoint, et avec la scansion, le premier vers du poème de Virgile, elle aurait dû dire *virumque* (de *vir, viri, m.*): Enée, le héros qui, partant de Troie vaincue, parvint après bien des péripéties aux rivages du Latium et sera le lointain ancêtre de Romulus, le fondateur de Rome. Le virus, lui, a pour origine un autre mot latin: *virus, i, n.*, que l'on trouve notamment dans les Géorgiques du même Virgile (I, v. 129): «*Ille malum virus serpentibus addidit atris*»: «Aux noirs serpents, Jupiter donna leur venin funeste.»

Néanmoins, après plusieurs décennies durant lesquelles le latin et le grec ont été traités comme des curiosités d'un autre âge ou du moins comme des disciplines marginales, on ne peut que saluer l'effort du DFJC pour tenter de redonner aux langues anciennes leur place dans l'enseignement littéraire. Encore récemment, lorsque la culture antique a failli disparaître de l'Ecole de culture générale (ou de ce qu'on appelle ainsi!), la levée de boucliers a été massive et unanime. Il n'en reste que des lambeaux, sauvés in extremis. Quant au grec, il n'est dispensé qu'à Lausanne, et dans deux des huit gymnases de l'agglomération, à la Cité et à Auguste-Piccard (Bellerive). Les élèves qui souhaitent continuer le grec appris au collège, quand ils habitent hors de la capitale, sont forcés de quitter leurs camarades et d'être de patients utilisateurs des transports publics – sacrifices trop souvent décourageants. Une des premières mesures à prendre, et elle est prévue dans le programme, sera de rétablir le grec dans les gymnases de Burier, de Nyon et d'Yverdon au

moins, où des professeurs passionnés l'ont enseigné autrefois. Nous avons personnellement vu disparaître peu à peu les langues anciennes au Gymnase de Chamblandes, où elles avaient leur juste place jusqu'à la réforme de la maturité fédérale, en 2000. Les derniers élèves y ont passé leur baccalauréat classique en 2012. Le Département de l'instruction publique de Genève, en jugeant que la philosophie devait disposer d'un enseignement sérieux auprès de tous les élèves qui prépareraient une maturité, a eu raison de ne pas proposer l'option «philo-psycho», qui draine chez nous certains élèves qui veulent éviter à la fois une langue (ancienne ou l'italien ou l'espagnol) et les mathématiques pointues.

Une ex-collègue, Emilie Suter, a été déchargée de quelques heures d'enseignement pour mettre en œuvre un vaste programme prévu par le DFJC. Ce programme, qui porte sur les années 2021-2025, s'applique au collège comme au gymnase, et porte sur la visibilité des langues anciennes à l'école et dans le grand public, sur les moments charnières où les élèves (souvent avec leurs parents) doivent procéder à des choix, sur l'attractivité des apprentissages, sur la formation des enseignants. Le spectre est large et ambitieux, et nous souhaitons plein succès à notre ancienne collègue.

Rappelons que les études au gymnase, dans toutes les disciplines, n'ont pas de visées pré-professionnelles, mais une formation intellectuelle de base, utile dans toutes les études et professions futures. Cela est particulièrement le cas du latin et du grec: une chance unique de pouvoir étudier ces langues et de se plonger dans des cultures à la fois proches de nous (nos racines) et éloignées dans le temps et la mentalité. Les langues anciennes touchent à la linguistique et à l'étymologie, à

l'histoire, à la littérature, à la philosophie, à l'archéologie; souvent, elles posent en termes simples des questions complexes qui poussent à la réflexion et à la discussion: il est difficile de trouver une autre formation aussi large et ouverte.

Les élèves qui sont en dernière année de la scolarité obligatoire (la 11^e) doivent remplir la fameuse feuille

Le nouveau stade de la Tuilière

Etes-vous déjà allé à la Tuilière, le nouveau stade de football des hauts de Lausanne? Inauguré il y a une année en pleine pandémie, avec des joueurs et des officiels, mais sans spectateurs, le stade a pu accueillir le public à partir de la reprise du championnat au mois de juillet.

Lors du match Lausanne – Sion du 12 septembre dernier, plus de 12000 personnes avaient pris place dans la nouvelle enceinte du football vaudois, qui avait fort belle allure ce jour-là.

Contrairement au Stade olympique de la Pontaise (inauguré en 1954 pour la Coupe du monde), la Tuilière est un vrai stade de football «à l'anglaise», sans piste d'athlétisme autour du terrain, ce qui rend la vision du jeu bien meilleure, et l'ambiance plus vivante.

L'architecture de la nouvelle construction est à notre avis très réussie; le style est harmonieux, les équipements techniques sont au goût du jour, et les spectateurs se sentent bien accueillis. Les échos que nous avons entendus sont très généralement positifs.

Tout n'est évidemment pas parfait: il peut faire très froid en automne et en hiver, la Blécherette n'étant que le prolongement des Plaines du Loup... Il existe un système de chauffage de la pelouse (en synthétique et non pas en gazon),

où ils déterminent leurs choix pour le gymnase. Parents, grands-parents, c'est le moment pour vous de pousser les enfants à choisir de continuer les branches qu'ils ont déjà un peu dégrossies! Ainsi pourront-ils pousser leur lecture de *l'Enéide* jusqu'au vers 18: *Si qua fata sinant...*

Yves Gerhard

¹ Voir *La Nation* N° 2169, du 26 février 2021.

mais celui-ci ne peut être utilisé qu'une fois par année, en raison d'une exigence des écologistes. En outre, il n'y a que quelques rares places de parc réservées aux officiels, alors que le métro M3 ne sera en service qu'à l'horizon 2030.

Propriété du groupe britannique Ineos, le Lausanne-Sport utilise le stade de la Tuilière depuis un peu plus d'un an. Les résultats sportifs du moment ne sont pas à la hauteur du magnifique écran et des attentes du public, mais tout espoir n'est pas perdu.

Relevons enfin la volonté du LS de rassembler les Vaudois, notamment par le slogan «un club, un canton», et par la remise au goût du jour de l'hymne vaudois. Ecrit en 1803 par le colonel Samuel-Henri Rochat, sur une musique populaire de l'époque, ce texte entendait marquer dignement l'entrée en souveraineté du Canton de Vaud.

Avant l'arrivée des joueurs sur la pelouse, les drapeaux des dix chefs-lieux des districts actuels sont déployés autour du rond central, et le public est invité à chanter (debout) la première strophe et le refrain de l'hymne vaudois, dont les paroles délicieusement désuètes s'affichent sur les deux écrans géants du stade. Un moment d'émotion garanti pour des Vaudois fiers de l'être!

A. Rochat

Nous sommes tous nés quelque part

Dans le supplément du vendredi au «quotidien de référence», le *Monde des livres*, nous nous attendons à lire des articles au goût du jour. Une surprise nous est réservée le 29 octobre. Nous découvrons quantité de propos anthropologiques pertinents sur les bienfaits de l'enracinement communautaire.

Stéphane Breton, cinéaste et ethnologue, écrit : *Le règne de l'individu unique, prétendant suivre sa voie, n'existe pas [...] et ce n'est pas pour demain [...]. Être humain, ce n'est pas être quelque chose, comme un pigeon est un pigeon. C'est être pris, fait et défait dans des relations [...]. Il y en a trois. La première est celle du lieu. L'humain est un être territorial. Les espèces animales changent avec le climat, pas l'humain, qui aime rester là où il est, le plus souvent où il est né [...]. La seconde est celle de la communauté de vues et d'habitudes qu'on appelle une culture. C'est le fruit qui pousse tout seul quand on partage une même existence. Eparpillez une poignée de gens dans une petite vallée, au bout de plusieurs siècles ils auront inventé sans le savoir quelque chose que personne d'autre ne comprend, une langue pour commencer. Oui, une langue, grâce à laquelle nous exprimons notre individualité la plus secrète, mais dont nous ne sommes pas individuellement les auteurs [...]. La dernière enfin fait de nous des êtres plongés dans l'histoire. Ce n'est pas parce que nous naissons puis mourons, mais parce que n'engendrant pas avec n'importe qui, nous sommes des animaux généalogiques, les*

seuls sur cette terre fuyant l'inceste, tenus de se remémorer ce qui vient avant eux.

L'historienne Elisabeth Roudinesco avance que *Être humain, c'est être déterminé à la fois par un ancrage biologique, par une vie en société et une structure psychique [...]. On ne doit pas opposer le sexe (inné) au genre (construit), ni le genre au sexe. L'universel n'est rien sans la différence et réciproquement [...] naître humain, cela veut dire qu'on ne naît pas non humain et qu'on ne le devient pas [...] contrairement à ce qu'affirment certains animalistes qui croient qu'on pourrait franchir la barrière des espèces en instaurant des mariages légaux entre humains et non humains.*

Andrea Marcolongo, helléniste et latiniste italienne, spécialiste de Virgile, parle d'Enée, fondateur légendaire de Rome : *Enée est à la recherche d'une patrie, mais ce n'est pas un colonisateur. Il ne fondera pas une seconde Troie, un empire semblable à celui qui s'est effondré. Il enseigne à sa manière qu'il est nécessaire de savoir d'où l'on vient et de transmettre son héritage culturel, mais sans être pour autant crispé dans la reproduction de son identité. Sa capacité de métissage (avec les populations italiennes vivant près de la future Rome, réd.) n'est pas un reniement.*

La romancière et essayiste nigérienne Chimanda Ngozi Adichie, dont Gallimard vient de publier en français les *Notes sur le chagrin*, est un écrivain connu «à l'international» comme on dit aujourd'hui, vivant «entre», comme

on le dit aussi, les Etats-Unis et le Nigéria. Elle est née à Aba, dans le sud-est du Nigéria, où se trouve sa terre ancestrale, celle de la culture igbo. Elle déclare : *Perdre mon père m'a fait comprendre l'importance de ma culture et de mes origines. Je pense que ce qui me rend si à l'aise dans le monde, c'est de savoir d'où je viens. Où que je voyage je me sens bien parce que je sais au fond de moi que j'ai des racines quelque part.*

Voilà qui relativise les tirades coutumières sur le multiculturalisme, la citoyenneté planétaire ou le gouvernement mondial. Ni la liberté ni l'universalité ne sont données à l'homme *a priori*. Ces abstractions ne prennent un sens qu'après avoir été nourries dans une communauté restreinte, un *quelque*

part, où les hommes naissent, survivent et parviennent dans le meilleur des cas à s'individualiser, à devenir des personnes. On en revient à la maxime du poète portugais Miguel Torga maintes fois citée : *l'universel, c'est le particulier moins les murs.*

Il se trouve que les passages ci-dessus, dont les auteurs ne sont pas réputés conservateurs, sont extraits d'un journal orienté à gauche.

La gauche intellectuelle est aujourd'hui fracturée. Beaucoup de penseurs censés en faire partie fournissent des éléments de réflexion à un journal supposé à droite comme *La Nation*. Nous y reviendrons.

Jacques Perrin

A la Revue de Lausanne

Sous la magnifique voûte de l'ancienne église qui forme désormais le Centre culturel des Terreaux, on nous offre actuellement, et ce jusqu'au 23 janvier 2022, l'occasion de rire de l'année écoulée.

Le temps d'une soirée, cette équipe talentueuse nous rappelle que non, cette année ne s'est pas limitée aux annonces d'Alain Berset. Lui-même n'apparaît sur scène qu'une seule fois ! Avec délicatesse et dérision, entre sketches et comédie musicale, on se moque de l'actualité communale, cantonale et fédérale. On y parle de la bénédiction – ou pas – que représente l'écriture inclusive, des négociations sans fin pour l'achat des nouveaux avions de combat, ou encore des ambitions présidentielles de Guy Parmelin.

Outre les chanteuses et les acteurs de haute volée, il faut citer l'excellente participation de l'humoriste Nathanaël Rochat, et surtout le rôle central de Joseph Gorgoni, alias Marie-Thérèse Porchet. Sa présence sur scène est le symbole de la victoire sur la maladie. Alors qu'il est tout juste sorti de trois lourds soucis de santé consécutifs, dont un épisode de Covid-19 qui l'a plongé dans le coma, la revue ne manque pas de nous rappeler avec humour la chance de le voir sous les projecteurs.

Laissez-moi le plaisir de vous divulguer ceci : Mme Porchet aurait fait une splendide première guette de Lausanne.

Camille Monnier

Occident express 95

Avec l'arrivée des fêtes, nous sommes sollicités par des amis pour célébrer ensemble la nouvelle année dans les restaurants belgradois. Il faut se dépêcher si l'on espère avoir une place dans un établissement acceptable, les meilleurs étant réservés depuis déjà plusieurs semaines. En Serbie, on ne reçoit pas, on sort. J'aime sortir au restaurant et, si je voulais faire mon snob, je pourrais citer mes adresses préférées à Paris, New York ou Londres. Mais ce qu'on fait au restaurant, on ne peut pas le faire chez soi. Chez soi, on reçoit. Pour recevoir, on doit toujours se dénuder un peu, même quand on prétend se cacher, ce qui invite les convives à faire de même. Lorsqu'on reçoit, tout est culturel : les tableaux accrochés au mur, le choix musical, la gastronomie, les vins, le mobilier, et puis la discussion, toujours plus intime et plus sincère que parmi les convives inconnus d'un grand restaurant. C'est en recevant, et en recevant ceux qui vous ont reçus, qu'on crée et qu'on maintient ce qu'on appelle, d'une façon un peu désuète, une société. Ou, pour le dire plus crûment, une élite. Ce mot fait sourire aujourd'hui car il ne signifie plus grand chose. Il n'a presque plus cours que dans son acception péjorative d'entre-soi confit, de connivence bourgeoise Second Empire. Pourtant l'élite est à la fois la fabrique et le produit de la culture. En faisant se rencontrer régulièrement les membres d'une société restreinte, mais ouverte aux nouveaux-venus, on assure la circulation et le mélange des idées. Cette patiente et routinière machinerie permet l'éclosion d'industries, d'œuvres

d'art, d'inimitiés épiques, de mariages. Elle maintient en éveil notre curiosité et aiguise nos goûts ou nos dégoûts et tout cela, en plus, devant un bon gigot. Pourtant, à Belgrade ou à Paris ou à Lausanne, on ne reçoit plus, en tout cas plus de façon formelle et avec cette régularité qui rend possible la sincérité. C'est ainsi qu'on a ouvert partout des restaurants par dizaines de milliers. On a gagné en richesse et en diversité gastronomiques ce qu'on a perdu en contenu culturel et social. Nous avons bien essayé, avec mon épouse, de recevoir avec nappe et bons vins, que ce soit en Suisse ou en Serbie. Et nous avons toujours perçu une forme de surprise amusée devant ces initiatives. Qui n'ont jamais débouché sur des invitations réciproques. Où que l'on vive désormais, nos cercles sociaux ne cessent de rétrécir. Nous nous sommes habitués à une forme d'isolement social que notre surconsommation de médias sociaux trompe comme des patches de nicotine. Et même si je m'émerveille de pouvoir parler à mes amis au-delà des océans gratuitement et pendant des heures, même si tous les contenus culturels imaginables me sont accessibles immédiatement, je reste sur ma faim. Je ne regrette pas l'époque où l'on changeait trois fois de tenue par jour, où l'on employait «eine ganze Dienerschaft» pour servir et desservir des tables couvertes de nappes damassées et d'argenterie poinçonnée. Mais je veux espérer que la fin de cette pandémie nous redonnera le goût des retrouvailles et des rencontres régulières.

David Laufer

Traces de subversion à la télévision

La télévision, en règle générale, est à l'avant-garde du progrès et de la modernité, et donc du *wokisme* socio-politique. Nous n'en avons été que plus étonnés, ces derniers temps, d'y trouver des traces inhabituellement nombreuses d'incorrection et de *déviatinnisme*.

LE COIN DU RONCHON

Les chaînes que nous regardons habituellement – c'est-à-dire, pour l'essentiel, les chaînes privées françaises – ont par exemple rediffusé la trilogie *Taken*, où l'acteur américain Liam Neeson massacre méthodiquement et consciencieusement une incalculable quantité de mafieux albanais, sans se préoccuper des risques de stigmatisation qu'un tel comportement peut entraîner.

Elles ont aussi repassé la série des films de *Don Camillo*, où Fernandel incarne le vigoureux curé de Brescello face à qui les communistes les plus impénitents finissent par tomber à genoux. Est-il bien prudent de laisser les téléspectateurs modernes rêver ainsi de l'Europe de l'après-guerre ?

Dans un registre tout aussi réactionnaire, quoique moins militant, nous avons surpris l'inspecteur torontois

Murdoch (*Les enquêtes de Murdoch*) faisant le signe de croix devant des cadavres, prenant ainsi le risque de choquer de nombreuses autres religions, voire le très progressiste premier ministre canadien en personne.

Enfin, plusieurs soirées nous ont permis de découvrir *V*, cette série de science-fiction des années huitante où des reptiliens extra-terrestres machiavéliques prennent une forme humaine pour gagner la confiance et l'amitié des Terriens, lesquels les accueillent avec de grands élans d'humanisme et de naïveté. Au fil des épisodes, on rencontre des journalistes serviles qui militent ardemment pour la cause des *Visiteurs*, des politiciens empruntés mais accommodants face aux exigences croissantes des nouveaux venus, des Eglises pressées qui condamnent sentencieusement tout manque de solidarité à l'égard de ces frères venus d'ailleurs. Wikipedia nous assure qu'il faut y voir une dénonciation de la manière sournoise dont le nazisme s'est répandu dans la société il y a un siècle. On frémit toutefois à l'idée que certains soient tentés, en 2021, de faire d'autres comparaisons.

Notre conclusion : en ces temps où la science infallible et bienveillante réduit votre vie sociale comme peau de chagrin, n'ayez pas honte de regarder la télévision.